

La nuit, mon mari se change en renard

Sylvie Laffaille Ravenel

Je n'ai jamais assisté à la métamorphose de mon mari en renard. Il disparaît au crépuscule dans les bois entourant notre chalet. Il ne veut pas que je le suive. Il est trop rapide pour moi de toute façon.

Je sais que sa première transformation a eu lieu pendant la pleine lune d'octobre. Il n'arrivait pas à dormir et avait fini par se lever. Le lendemain matin, j'étais seule dans la chambre. J'entendais l'eau couler dans la douche. Le couloir menant à la salle de bains était jonché de terre et de feuilles mortes. Lorsque j'ai interrogé mon mari, il m'a avoué qu'il avait passé la nuit dehors. Il m'expliquerait plus tard, il était très fatigué et avait besoin de dormir.

Lorsqu'il s'est réveillé, nous sommes partis marcher. Dans la région, la chasse avait commencé depuis un mois déjà et nous entendions les chasseurs tirer dans les champs alentours. Nous restions prudemment sur les chemins. A un moment, j'ai cru entendre du bruit dans les haies bordant le sentier et j'ai aperçu un reflet roux, sans doute un renard qui s'enfuyait.

— Pauvre bête ! ai-je remarqué elle a peur des chasseurs !

— Ça aurait pu être moi ! a observé mon mari en frissonnant et il m'a tout raconté.

Quand nous séjournons à la campagne, nous vivons, mon mari et moi, dans un chalet face à un étang entouré de bouleaux. Chaque jour, les carpes reçoivent de ma main leur ration de pain dur et j'aperçois l'éclair orangé de leur bouche vorace. Les tanches, gardons, perches ou brochets préfèrent l'obscurité des fonds vaseux. Autour de nous, il y a la forêt, son odeur d'humus et les premiers champignons qui pointent leur tête.

Dans le dernier film que nous avons regardé ensemble, mon mari et moi, des humains touchés par un virus se transforment peu à peu en animaux sauvages. Après avoir échoué à sauver sa femme, un homme voit son fils adolescent être atteint à son tour. La façon dont il appréhende, avec un mélange de peur et d'excitation, la métamorphose de son corps, la mutation de sa voix, le développement de ses sens et de sa force musculaire, nous avait bouleversés tous les deux.

Je me demande pourquoi nous sommes de plus en plus attirés par le désir de « réveiller l'animal qui sommeille en nous ». Mon mari n'a pas eu besoin d'un virus pour se changer en renard. Pourquoi lui ? Il me répond qu'il n'a pas d'explication. Il ne se sent pas malade, au contraire, il profite de sa liberté, de sa nouvelle jeunesse, de sa vigueur retrouvée.

— Tu aurais pu te mettre au marathon ou au vélo pour ta retraite, comme tout le monde !, je lui rétorque, agacée.

Il me reproche alors de ne pas me réjouir pour lui, de tout tourner en dérision.

Que fait-il la nuit dans les bois ? Quelles aventures a-t-il vécues lorsqu'il rentre à l'aube épuisé et dort ensuite pendant des heures ? Lui, qui a toujours aimé bricoler, m'a annoncé avec fierté :

— J'ai un terrier maintenant. Deux mètres de profondeur et deux entrées. Je l'ai creusé sous un chêne.

J'ai senti la colère monter en moi. Je lui ai rappelé que le toit du chalet avait aussi besoin de réparations mais il a haussé les épaules et s'est éloigné sans un mot. La vérité est que j'apprends le début de la saison des amours. Mais si je lui parlais de mes craintes, il se moquerait de ce qu'il appelle ma «jalousie malade».

Nous ne mangeons plus ensemble puisqu'il a changé de régime alimentaire.

— Je débarrasse le terrain des taupes, tu devrais être contente. Elles ne feront plus de trous partout. Je mulote un peu aussi ! m'explique-t-il.

Ce matin, j'ai trouvé une souris éventrée sur la terrasse. J'ai réprimé un haut-le-cœur en ramassant le petit cadavre et je l'ai jeté aussi loin que possible dans les hautes herbes entourant le chalet. Je me suis assise un moment et j'ai vu le martin pêcheur traverser l'étang tel une flèche turquoise. Le héron s'est posé sur la branche d'un bouleau au tronc couleur de lune. Le pic épeiche creusait son trou dans le chêne voisin ; je l'entendais mais il restait invisible. J'aurais aimé que mon mari soit là, comme avant, pour partager avec moi ces instants fugaces. Je me suis soudain sentie seule comme jamais auparavant.

Depuis deux mois maintenant, mon mari se change en renard. Les jours sont plus courts et les nuits plus longues et nous nous croisons à peine. Lorsqu'il rentre, épuisé par des heures passées à vivre sa vie de renard, c'est pour dormir. Hier après-midi je l'ai rejoint sur le divan sur lequel il dort maintenant et je me suis blottie contre lui. Ses bras et ses jambes portaient des traces de morsures et de griffes. Son corps exhalait une odeur inconnue, animale, un peu âcre. Je n'ai pas reconnu l'odeur de mon mari.

Au crépuscule, les chauves-souris se livrent à un ballet virevoltant devant le chalet. Une fois couchée, solitaire dans notre lit, j'écoute le silence, troublé par le hullement des chouettes, le vent dans les branches et le bruissement des feuilles. Lorsque j'entends des jappements et des glapissements sonores, je me lève sans faire de bruit. Le couple de renards se déplace le long de l'étang avec agilité et espièglerie, comme s'ils jouaient tous les deux. Je sais que l'un d'eux est mon mari. Sous le clair de lune, leur fourrure rousse prend une teinte argentée et je ne peux m'empêcher de les trouver beaux. Quand ils disparaissent dans les bois sombres, je me recouche mais je n'arrive pas à trouver le sommeil, le cœur rongé par la haine.

Ce matin, en allant faire des courses à l'Intermarché, j'ai croisé un de nos rares voisins au rayon boucherie charcuterie. « Il a deux saisons dans sa vie depuis qu'il est à la retraite, m'avait un jour avoué sa femme : celle du vélo et celle de la chasse ». Après quelques banalités, je lui ai parlé des renards que j'apercevais souvent la nuit le long de notre étang.

— J'ai entendu dire qu'ils sont porteurs de maladies dangereuses pour l'homme et je n'aime pas les voir rôder près de chez nous.

Il a aussitôt réagi :

— Vous avez raison d'avoir peur. Ce sont des nuisibles. Ils font beaucoup de dégâts. Une battue va bientôt être organisée dans la région. Ils ne vous causeront bientôt plus de problèmes, vos renards.

J'allais m'éloigner après l'avoir remercié lorsqu'il a ajouté :

— Et votre mari, on ne le voit plus depuis un moment. Il va bien ?

— Il a eu une grippe carabinée, j'ai répondu, mais il récupère.

— Vous lui souhaiterez un bon rétablissement de ma part.

J'ai dit que je lui transmettrai le message et je suis partie.

J'ai lu dans le magazine « La chasse » que 600 000 à un million de renards étaient tués chaque année.

De retour au chalet, j'ai pris ma décision. J'ai annoncé à mon mari :

— Je n'en peux plus. Je retourne à Paris demain. Je veux retrouver mes amis, ma famille. Et toi, que décides-tu ?

Mon mari m'a regardée longtemps comme s'il ne me reconnaissait pas. Ses yeux avaient la couleur de l'ambre. Immobile, j'attendais sa réponse.

— Je reste. Ma vie est ici maintenant mais tu le sais déjà.

Je suis partie à l'aube sous une lumière blafarde. L'autoroute des arbres était déserte comme souvent. J'ai pensé aux projets que nous avons faits, mon mari et moi, pour notre retraite, à la solitude qui m'attendait, et je me suis mise à pleurer.

J'étais rentrée à Paris depuis trois jours lorsque la police m'a appelée pour m'annoncer la mort de mon mari. Il avait été tué à l'aube par un chasseur dans les bois qui entouraient notre étang. Un accident stupide. Le responsable ne cessait de répéter qu'il avait cru tirer sur un renard. Un détail troublant : la victime était nue malgré le froid et l'heure matinale. Il allait falloir que je vienne reconnaître le corps.

Deuxième prix

Rendez-vous le 1^{er} Novembre

Bruno Baudart

Nous étions cinq. Plus elle, Solen. Blonde au corps mince, de grands yeux bleus innocents, un caractère entier, la petite amie que nous rêvions tous de connaître et que seul Dionysos...

Cinq donc avec par ordre d'apparition : Jean-Eudes, un fils à papa venu de Brest faire sa racaille avec nous sans trop de risques, histoire d'échapper à sa famille bourge étouffante. Souvent accompagné de La Bête, un mètre quatre-vingts de muscles imbéciles, un matamore, ma-belle-brute-à-moi. Ensuite celui que l'on appelait Petit-Gros, visage aussi rond que son bide, sourire béat perpétuel, amateur de bière – bretonne of course – de La Falette ou de la Mutine.

Et Dionysos, chef de bande naturellement en tête de tout : vols sans importance, bagarres dans les boites avoisinantes et un beau palmarès de conquêtes féminines avec son sourire, sa gueule à affoler toutes les meufs du coin. Surtout Solen, son actuelle petite amie dont il semblait se lasser. Dionysos, un clone de Jim Morrison, même moue boudeuse, même masse de cheveux bouclés, à sa naissance il avait eu le choix entre le talent de Morrison et son physique : devinez ce qu'il avait choisi... Et puis moi, l'intello de service, le solitaire toujours à suivre la bande, à profiter, un peu honteux, des fortunes que la vie nous offrait et toujours en retrait en train d'analyser le groupe.

Quelques années auparavant Dionysos nous avait conviés à une soirée spéciale 1er Novembre, au phare de Kermorvan. Une fête clonée sur l'Halloween Irlandais, betteraves et navets creusés par les mômes, illuminés de bougies à l'intérieur en lieu et place des traditionnelles citrouilles. Une sombre période, ce 1^{er} Novembre, an anaon où, dit-on, certaines portes séparant les vivants des morts s'ouvraient et mettaient en relation ces deux mondes.

Nous nous sommes retrouvés la nuit sur le parking de l'Isthme. Nous avons longé le chemin côtier bordé de dunes grises, de champs d'armées maritimes et de bruyères aux bouquets roses mauves nimbés de lueur spectrale. Plus loin, une langue plus claire : la plage des Blancs Sablons. Et tout autour de nous, la mer d'Iroise. Sauvage et nue, invisible dans cette nuit aux lueurs d'ivoire, la colère de ses vagues se rappelait à nous. Le vent dans la chevelure blonde de Solen – notre guide dans toutes ces ténèbres – nous sommes arrivés devant le phare de Kermorvan. Sa lanterne surmontée d'une girouette surplombait la mer d'Iroise d'une bonne trentaine de mètres. Nous sommes entrés sans problème, Petit-Gros savait faire ça. Dans le hall d'entrée, dévoilées, par les lampes de nos portables, les premières marches d'un escalier en métal rouge vif. Nous sommes montés au premier. Direction l'appartement du gardien. Inhabité depuis des années ; l'été, les touristes venaient mettre un peu de vie dans ce phare, ce doigt de colère défiant les dieux.

Nous nous sommes affalés dans des chaises et fauteuils abandonnés là. Solen avait amené des navets creusés à l'intérieur, leurs bougies dorées sont venues réchauffer le lit à baldaquin de l'ancien gardien. Dionysos et elle se sont allongés dessus. Petit-Gros a fait circuler sa bière favorite, de la Duchesse Anne, noblesse oblige. A l'aide de mon portable et d'une enceinte connectée nous avons écouté du rap. Et c'est là où tout a commencé à merder... Dans l'alcôve

surmontée de bois blond, Dionysos a embrassé brutalement Solen tout en remontant son sweat-shirt. Le reste de la bande s'est arrêté de parler devant la poitrine de Solen mise à nu. Celle-ci a rabattu son sweat puis s'est relevée. Rouge de colère, elle s'est plantée au milieu de la pièce.

— Qu'est-ce qui te prend ! Ça va pas de faire ça devant tes potes ? Tu deviens bizarre, ces temps-ci...

Dionysos s'est relevé. Illuminé par en-dessous, son visage arborait un sourire étrange.

— Les temps changent, Darling, il faut bien pimenter la chose, non ?

Sur un signe de leur leader, les trois autres se sont levés et se sont approchés de la jeune femme. Visages livides, yeux de poissons morts. Solen m'a cherché du regard, une aide de la part de celui avec qui elle partageait des séances de ciné et notre jeu favori malgré notre âge : la bataille navale...

J/4 B/6 Touché.

Elle ne m'a pas trouvé, j'étais ailleurs, égaré dans ma lâcheté. Brusquement elle a fait demi-tour, direction les 101 marches de l'escalier. Direction la lanterne entourée de sa galerie extérieure. Toute la bande l'a suivie, moi en dernier, je me demandais juste ce qui se passait. Essoufflés nous avons débouché devant le système à rotation de la lanterne, un axe en métal dentelé placé au centre des lentilles de Fresnel. Solen se tenait debout, acculée de chaque côté. Dionysos et les trois autres se sont approchés. Elle a secoué la tête semblant ne pas croire ce qui lui arrivait. Puis elle a fait coulisser un verrou et s'est retrouvée à l'air libre ; elle, maintenant adossée au muret de la galerie extérieure. La meute l'a encerclée. Sans un mot. D'une portée de 40 kilomètres, l'éclat blanc de la lanterne venait éblouir son corps à intervalles réguliers.

Ses cheveux blonds brassés par le vent des fous, le Gwalarm, elle murmurait non, non, devant les quatre ombres qui s'approchaient. J'ai voulu dire quelque chose, Dionysos m'a fait un signe de la main ; il a saisi Solen par une manche. Celle-ci s'est dégagée, elle a enjambé le muret. Le vent hurlait toute sa haine, la mer d'Iroise se fracassait en contre-bas sur le chemin de ronde et Solen, en équilibre, son corps souligné par une lune impudique. Elle a répété non non puis s'est laissée tomber. Rien. Pas un cri, pas ce bruit horrible et sourd d'un corps qui se brise, non, rien. Juste le bruit des vagues en furie et nous cinq qui nous regardions, toujours sans un mot.

De concert nous avons dévalé les 101 marches. Nous nous sommes retrouvés à bout de souffle en bas du phare, tout prêt à nous fondre dans la nuit. Juste avant de disparaître, Dionysos a allumé son portable. La lumière a jailli, elle a éclairé le chemin de ronde au pied du phare : Rien ni personne. Nous n'avons pas retrouvé le corps de Solen. Elle avait disparu.

Aucun de nous cinq ne fut inquiété, personne ne la savait avec nous cette nuit-là et nous avons chacun un alibi en béton : tous chez Dionysos à boire de la bière. Un alibi pour cinq et cinq pour le même alibi. L'année a passé, dans la bande rien n'avait changé. Sauf certaines nuits où la tempête soufflait si fort sur le port du Conquet ou dans les rues désertes de Brest qu'aucun de nous ne sortait seul dans le vent.

Des mois plus tard, à l'initiative de Dionysos, nous nous sommes retrouvés tous les cinq dans le phare de Kermovan. Le 1^{er} novembre, date anniversaire avait précisé Dionysos en souriant. Rien n'avait changé, de nouveau nous étions affalés dans le local de l'ancien gardien. Malgré les packs de bière et la musique de mon iPod, tout autour la mer d'Iroise imposait sa colère. Et il y a eu ce chant, comme une mélodie venue de l'extérieur. Du haut du phare plus exactement. Jean-Eudes a sursauté, Petit-Gros a tété sa bière avec avidité et Dionysos et moi, nous nous sommes regardés. En silence. Personne n'a bougé. Le chant venait s'enrouler autour de la lanterne comme un brouillard invisible. Le long des 101 marches rouges, la litanie s'est lovée, insidieuse, provocante. Personne n'a réagi sauf la bête. Il s'est levé en bombant ses muscles inutiles et il a dit :

— Putain, je vais voir qui...

Et il a commencé à gravir les 101 marches. Ses pas ont résonné, lugubres dans cette nuit métallique et j'aurais pu lui parler des sirènes et de leur chant mélodieux si tentant, j'aurais pu mais je n'ai rien dit.

Ses pas ont décrépu puis, rien, juste un courant d'air quand il a ouvert la petite porte qui menait à la galerie extérieure. Silence et ce long hurlement. Suivi d'un bruit mat, écœurant, un corps qui s'écrase sur de la pierre. Puis rien. Quand nous sommes partis, le corps de la bête avait disparu.

Quelques mois plus tard nous avons appris que Jean-Eudes avait été envoyé par sa famille en Tunisie. Pas loin du phare du Cap Bon. Aussi, quand Dionysos a reçu un SMS le soir du 1^{er} novembre – de nouveau nous étions, nous, les trois survivants, à squatter le phare de Kermorvan – ni Dionysos ni moi avons été surpris d'apprendre que Jean-Eudes avait disparu aux abords de ce phare, si loin d'ici. En pleine nuit. Livide, Petit-Gros s'est levé. Il avait changé depuis... Solen. Il avait maigri, buvait plus et mangeait moins, perdu son sourire aussi. Il a fini sa bière puis a bredouillé, j'en peux plus et lui aussi a monté les cent une marches. Les marches vers l'échafaud. En silence, Dionysos et moi nous nous sommes abîmés dans la contemplation des navets, de leur lumière dorée et nous n'avons pas dit un mot quand on a entendu le cri de Petit-Gros suivi du bruit de sa chute.

Un an plus tard, je me retrouve au pied du phare de Kermorvan. Et Dionysos m'attend. Sa silhouette se découpe sur un ciel rempli de ténèbres, lui posté dans la galerie extérieure en surplomb de la mer d'Iroise. Pour la dernière fois, j'ai gravi les 101 marches de l'escalier intérieur.

B/7 Touché.

La couleur des marches avait viré au rouge brun, cette sale couleur que prend le sang en séchant. J'ai débouché sur le parapet qui entoure la lanterne et Dionysos m'a regardé. Sans un mot. Et c'est là où elle a surgi, cette présence, cette ombre surmontée de cheveux blonds. Juste un geste et Dionysos a plongé par-dessus le muret. Puis rien, de nouveau j'étais seul. Le regard dans les vagues, je me suis perdu dans la contemplation de cette mer éternelle. A quoi bon fuir, et où aller... Alors cette présence, ces cheveux blonds qui sentent la mer aux profondeurs insensées, ils sont venus s'enrouler autour de mon corps. Et la voix a dit, pourquoi n'es-tu pas venu m'aider, mon ami... ? Cette voix n'avait plus rien d'enjoué, non, juste une voix de noyée parmi les profondeurs abyssales. Je me suis absorbé dans l'eau noire

tandis que la présence se faisait plus intense derrière moi. Une poussée amicale et pour moi ça c'est terminé comme ça...

B/8... Coulé.

Troisième prix

La journée de la femme

Sylvie Moisant

Je me souviens précisément de ce qu'elle m'a dit ce jour-là. Après une journée de travail harassante où j'avais dû conduire pendant neuf heures d'affilée sur la ligne 32, gérer les déviations imprévues et les embouteillages chroniques, vérifier la pression des pneus, extraire de mon bus un groupe d'adolescents alcoolisés et arrogants, tenir le crachoir à une passagère complètement paumée, porter un gars obèse en fauteuil roulant, nettoyer les sièges recouverts de saletés diverses, boue, sauce ketchup, crottes de nez, miettes écrasées, chewing-gum mâchouillé et j'en passe. En écoutant son discours d'accueil, n'importe quel gars aurait pété les plombs, non ?

Aujourd'hui, j'ai décidé que je ne fichera rien. Je ne suis pas allée travailler, je me suis occupée de moi. On est le 8 mars, ça te dit quelque chose ? Alors, débrouille-toi. Y'a rien à manger. J'ai pas fait la lessive, j'ai pas repassé tes chemises, j'ai pas fait le ménage, j'ai pas cuisiné. C'est la journée de la femme. A la place, j'ai vidé le compte et j'ai fait les boutiques. Il faisait bon. Y'avait une petite brise printanière qui me caressait les jambes, pour la première fois depuis longtemps je me suis sentie vivante. J'ai acheté des lunettes de soleil branchées avec une monture orange pétante, une robe d'été en mousseline bleu ciel - ne hausse pas les sourcils, tu n'y connais rien - et j'ai même pris une bière en terrasse, le serveur m'a fait un clin d'œil, je te jure, j'étais la plus belle ! Je sais pas pourquoi je perds mon temps avec toi. Tu me toucheras plus, voilà c'est dit, tu connais rien au corps des femmes, au lit je m'emmerde, toujours le même scénario écrit par toi, j'en peux plus. C'est la journée de la femme. Je suis pas allée chercher le gamin à l'école, vas-y toi, et tu l'amèneras chez le médecin, il est encore malade, toujours la goutte au nez comme son père, il a hérité de tes gènes pourris, il sera chauve comme toi à trente ans. C'est la journée de la femme. Et j'ai déjà perdu assez de temps. Huit ans de sacrifice, maintenant je veux vivre pour moi. Me réaliser, prendre mon pied. Devenir une chanteuse célèbre pourquoi pas ? Je veux plus perdre ma vie dans ce boulot de merde et passer le reste du temps à ramasser la vôtre de merde. De quoi je parle ? Tu tires jamais la chasse et lui, il pisse encore sur la lunette. C'est la journée de la femme et j'ai la haine. Tu fais à bouffer que quand tes parents viennent manger, le reste de la semaine c'est moi qui me coltine tout le boulot. Et le ménage tu le fais jamais, quand tu daignes m'aider, il faut que je recommence, même pas capable de passer la serpillère sous le lit.

Tiens d'ailleurs, en parlant du lit, j'y ai trouvé tes chaussettes sales et aussi des mouchoirs en papier dégueulasses, tu te masturbes quand je dors ou quoi ?

Je lui ai dit de fermer sa grande bouche. Elle a rigolé, elle agitait ses doigts aux ongles vernis devant mon visage en me singeant : « Nia Nia Nia... ». Et puis elle s'est laissée tomber sur le canapé avec un «Merde !» cinglant et elle a consulté son portable sans plus me calculer.

Une espèce de vague énorme est montée de mon ventre. Elle m'a inondé la poitrine, je pouvais plus respirer, cela faisait un mal de chien, mes poumons pris dans un bloc de glace, mon cœur noyé. C'était pas de la colère non, juste une douleur insupportable.

Après, elle était étendue par terre. Dans sa chute, sa tête avait heurté le bord de la table basse et elle saignait du front. Mais ce qui n'était pas beau à voir, c'était surtout son cou enfoncé, avec une grosse marque rouge en travers de la gorge.

J'ai regardé mes mains : elles étaient comme d'habitude, elles tremblaient même pas. Juste une tension dans les paumes comme quand vous avez manié un tournevis pendant deux heures pour monter un meuble en kit.

Je savais pas comment me débarrasser du corps.

Découpage en morceaux, bain d'acide, plongeon en haute mer, enterrement en forêt ? J'ai lu pas mal de polars, mais c'est plus facile à écrire qu'à faire. Ma Stella, je l'avais aimée comme un fou. Impossible de charcuter sa belle silhouette ou simplement d'imaginer son visage sous terre.

On s'est promenés tous les deux en voiture, moi au volant, elle dans le coffre. J'ai fait le tour de Montpellier, mais j'en avais ras-le-bol de conduire alors je suis rentré.

— Réfléchis mon p'tit père.

J'ai dit ça à voix haute, cela m'a fait rire, d'habitude c'est mon fils que j'appelle comme ça. Je précise qu'entretemps j'avais téléphoné à ma mère pour qu'elle aille chercher le gamin en prétextant une soirée improvisée, je suis pas fou. Pour une soirée improvisée, pour sûr c'en était une.

Le seul endroit où il y a des cadavres, c'est la morgue. Pourquoi j'y avais pas pensé plus tôt ! J'ai repris la voiture, Stella était toujours dans le coffre. Le funérarium de Grammont n'était pas loin, cinq kilomètres à peine, j'ai jeté un coup d'œil sur leur site, il annonçait : « Entreprise publique certifiée 'NF SERVICE organisation d'obsèques', nos valeurs essentielles sont d'accueillir et d'accompagner chaque famille endeuillée éthiquement et humainement, avec dignité et dans le plus grand respect des volontés et des moyens financiers de chacun ». Ça m'allait.

Bien entendu, je n'ai pas sonné. De toute façon, les portes étaient closes, et même si un panneau précisait que l'on pouvait les solliciter à toute heure du jour ou de la nuit, je n'avais besoin de personne. J'ai forcé une fenêtre. Un jeu d'enfant.

Comme annoncé, les locaux étaient spacieux, aux couleurs actuelles, décorés avec sobriété, favorisant le recueillement et la quiétude. Il y avait même une pièce de cérémonie au parquet ciré, meublée de fauteuils gris clair confortables, d'un piano quart de queue et d'un immense écran. On se serait cru dans une salle de cinéma grand luxe.

Face à moi, un tas de casiers rangés en colonnes. J'en ai choisi un à cause de son étiquette :

Mathilde Bonnier-1987-2024

Crémation le 9 mars -11h.

Elle avait le même âge que Stella. Et elle était programmée pour le lendemain.

Est-ce que cela m'a fait quelque chose ? Eh bien oui, évidemment. Voir ma femme allongée dans un cercueil capitonné et savoir que je ne la reverrais plus, c'était brutal. Mais le plus déroutant a été de me retrouver avec cette Mathilde sur le dos. A proprement parlé. Parce que, une fois les corps intervertis, j'ai dû l'emmener, et elle était autrement plus lourde que ma Stella.

J'avais naïvement pensé que détruire le corps d'une inconnue serait plus simple. Pas d'affect. Pas d'émotion. Mais, encore une fois, c'était plus facile à dire qu'à faire. J'ai essayé tant bien que mal. La lame du couteau glissait sur sa peau, je n'arrivais pas à l'enfoncer. J'ai fini par replier les sacs poubelle sur lesquels je l'avais allongée et que je pensais utiliser pour jeter les morceaux de son corps. Elle avait une belle peau blanche.

Le sang n'était pas sorti de la blessure que je lui avais faite, c'était curieux, j'ai pensé qu'il était déjà coagulé à l'intérieur. Pas une fois je n'ai pensé à qui elle était. Je me l'étais interdit. Malheureusement pour moi, j'allais le savoir quand même.

Le 9 mars, la famille de Mathilde Bonnier a rendu un dernier hommage à un corps qui n'était pas le sien. Il y avait du monde. Dans *Midi Libre*, on annonçait le décès de cette adjointe au maire. L'entrefilet précisait qu'elle avait succombé à une grave maladie.

Ses parents sont sortis des pompes funèbres avec l'urne funéraire dans les mains. Ils la tenaient contre leur poitrine à tour de rôle, ça m'a fait de la peine. Je les ai suivis en voiture.

Ils sont allés directement en bord de mer. Un homme les attendait à bord d'un petit bateau à moteur, ils sont montés, le père tenait l'urne serrée avec une précaution touchante, je voyais les veines de ses mains saillir contre le pot en céramique. Ou était-ce de la porcelaine ? J'ai attendu qu'ils partent et je me suis dit que c'était une belle fin pour Stella. Elle avait toujours aimé la mer. Le bateau est sorti du port de plaisance de Palavas, je l'ai regardé s'éloigner sur les flots et je me suis dépêché. Je n'avais pas beaucoup de temps.

Il paraît que la mère a été hospitalisée en psychiatrie et que le père a frôlé l'attaque. Je comprends. Trouver devant sa porte le corps intact de sa fille dont on vient de jeter les cendres à la mer, il y a de quoi vous perturber. Moi, je suis rasséréiné. Il n'y a plus aucune trace de mes actes, le corps de Stella a disparu. Et je ne vois pas comment on pourrait me relier à cette Mathilde que je n'ai jamais rencontrée. Paix à leurs âmes.

Quatrième prix

Que chantera-t-on dans les Ephad en 2050 ?

Zahra Derouazi

*« Dans nos corps à corps, on a joué sur les mêmes accords
Cœur à cœur, quelque chose qui ressemble au bonheur
Corps à corps, elle m'a emporté vers d'autres ports
Cœur à cœur, dans la chaleur des nuits d'équateur. »*

Bon sang, encore ce morceau. J'en peux plus. 1986 ou 1987 ? Image ou Gold ? Peut-être Phil Barney. Je ne m'en souviens pas, mais ce qui est sûr c'est que ça m'a toujours tapé sur le système. Ils ne pourraient pas nous passer de temps en temps un Bérurier noir ? Ou même du Daho ou du Niagara, ce serait déjà mieux. Le problème, c'est que je suis coincée. Plus capable d'aligner deux mots. Je dois supporter toujours les mêmes refrains. Toujours ces tubes pourris des années 80. Une fois par mois, quand on fête les anniversaires de tous les résidents, chaque dernier vendredi.

Une fois par mois, c'est déjà trop. J'ai pourtant glissé un petit papier dans la boîte à idées. Tenir un stylo, écrire avec ma main décharnée et tremblante, ça reste dans mes cordes. Mon corps tient encore un peu la route. Je patine avec mes horribles chaussons *Confort*. Ma cuillère de repas moulinés atterrit maladroitement dans ma bouche, mais au moins, personne n'est assis à mes côtés pour me hurler un « Allez Madame Lescale, encore une cuillère ! »

Et je n'attends pas non plus qu'on vienne pousser mon fauteuil ou changer mes couches. Ou plutôt mes *protections*, comme on dit ici pour faire passer la pilule. Avec tout ce que j'ai fumé et picolé, j'imaginai tirer ma révérence assez tôt pour ne pas être cloîtrée dans un EHPAD, parmi les zombies du quatrième âge. Manque de bol, je suis encore là, pas si vieille que ça, mais avec une mâchoire fichue, nécrosée, toute pourrie. Des cordes vocales bousillées. Au régime « bouillie » depuis trop longtemps, il me manque les forces nécessaires pour rester seule chez moi. Je n'ai pas eu le choix. Je n'ai pas eu le courage de me foutre en l'air. Les journées et certainement les années qu'il me reste à vivre, ce sera à la résidence Saphir. Et puisqu'il faut bien passer le temps, j'y vais à leurs foutues animations papier crépon-compote-mémoire-gym-puzzle. Sans oublier les anniversaires, comme aujourd'hui. Ces jours-là, cerise sur le gâteau, on a le droit à notre petite ration supplémentaire d'alcool. Une coupe de Clairette de Die. Ça change du mauvais rosé servi au déjeuner.

Voilà, la musique s'arrête enfin. Le verre est rempli, Céline, l'animatrice presque aussi vieille que les plus jeunes d'entre nous, pousse de sa voix glapissante la chansonnette d'anniversaire. Quelques lèvres remuent. Pas les miennes. J'attends qu'on nous présente les deux nouvelles recrues qui ont emménagé la veille. Deux morts d'affilée la semaine dernière, c'est deux places libérées d'un coup. Les listes d'attente sont longues. Les vieux de ce pays sont trop nombreux. Ce n'est pas que ces arrivées me rendent joyeuse, non, c'est juste de la curiosité. Une fois la découverte passée, retour à la monotonie. Les nouveaux ne font que remplacer les corps fripés disparus quelques jours plus tôt, le même regard traînant et flasque. Céline offre les cadeaux aux heureux fêtés. Probablement un kit d'hygiène : savonnette et eau de toilette.

— Maintenant, nous pouvons souhaiter la bienvenue à nos deux nouveaux résidents : Emilie Lorient et Stéphane Rotra qui nous rejoignent tous les deux et logeront couloir des Fougères.

Est-ce que j'ai bien entendu ? Stéphane Rotra ? Bon sang. Stéphane Rotra. Ma mémoire commence à flancher, mais ce nom-là, impossible de l'oublier.

Un homonyme, avec un nom pareil, ça m'étonnerait. Ça doit être lui. Il faut que je le voie de plus près. Merde alors, ces yeux. Ce grain de beauté à côté de son lobe gauche. La peau a blanchi, la graisse a fondu, le crâne est chauve et lustré. Son corps, comme tous ceux qui sont ici, est déformé, de traviole, mais je crois bien que c'est cette enflure. Ce salaud a dix ans de plus que moi, il est encore en vie et, comble de hasard, il vient finir ses jours ici. Ça doit bien faire cinquante ans que je ne l'ai pas revu. Je m'étais promis que si je le croisais un jour, il payerait pour sa lâcheté. Je m'étais imaginé des dizaines de scénarios. Du simple crachat à la figure à la plus immonde des tortures : lui faire bouffer ma merde jusqu'à ce qu'il s'étouffe dans son vomi. Mais ça fait bien vingt ans que j'ai arrêté de tirer des plans sur la comète.

Fleury-Mérogis. Des mois de ma vie perdus à cause de cet enfoiré. C'est lui qui dealait. Moi, je consommait, c'est tout. J'avais le droit à mes barrettes de shit à tarif préférentiel et je fermait les yeux sur la planque, chez nous. Jamais je n'ai touché un billet ou servi un client. J'allais bosser tous les jours à l'hôpital et après mes journées en psychiatrie, il me fallait un petit remontant. Stéphane et moi on s'était rencontrés à une soirée, chez une fille qui bossait dans mon service. J'ai oublié son prénom. On s'est installés ensemble au bout de six mois. J'étais raide dingue. Il enchaînait les petits boulots et pour arron-dir ses fins de mois, il s'est mis à vendre de la beuh et de la résine. Voyant que c'était facile, il a ajouté de la coke à sa boutique. Ça marchait bien, dans le bar où il avait trouvé une place fixe. Ça ne m'a pas plu, mais je n'ai pas eu mon mot à dire. De fil en aiguille, il a arrêté de bosser. Le stock gonflait. Et, un beau jour, les flics se sont pointés à la maison. Sauf que ce jour-là, Stéphane n'était pas là. Plus tard, j'ai appris qu'il était au courant pour cette descente. Il m'avait laissée en plan, l'enfoiré. Il s'était taillé avec une de ses collègues, une serveuse avec qui il fricotait en douce depuis un moment. Le contrat de location de l'appartement mentionnait seulement mon nom. C'était chez *moi* qu'il planquait la dope. Pas chez *nous*.

Il aura fallu attendre que j'arrive au bout de ma vie pour le retrouver. *La vengeance est un plat qui se mange surgelé*, me disait mon père quand j'étais gamine. Le moment est enfin arrivé de mettre ce proverbe en application. Je regarde Stéphane, tout rabougri sur sa chaise ergonomique. Il ne me fait pas pitié. Je n'imaginait pas que la haine pouvait conserver sa fraîcheur après tant d'années. Je ne sais pas s'il me reconnaît, il n'est pas grabataire, mais je ne sais pas à quel point son cerveau fonctionne encore. Il va falloir qu'il paye pour ces années perdues. Après ça, la solitude a été ma compagne de vie. Impossible de faire confiance à qui que ce soit.

Tout le monde a bu son verre et mangé son palet breton. Les fauteuils roulants attendent des mains pour les ramener dans leur chambre et moi je regagne la mienne, en faisant glisser mes chaussons sur le carrelage, l'esprit excité comme il ne l'a pas été depuis longtemps. Il ne faudrait pas que mon cœur lâche maintenant. Je l'entends cogner dans ma poitrine. Et j'ai aussi l'impression que ma vessie a fait des siennes quand j'ai entendu son nom.

Quatre jours se sont écoulés, j'ai bien réfléchi, je n'ai plus rien à perdre, c'est moi qui offrirai son dernier souffle à Stéphane. Mon plan en tête, j'espère que je n'ai pas trop perdu la main avec les seringues. Toute une carrière d'infirmière à l'hosto, ça devrait aller. A son âge, si j'injecte une grosse dose d'air, ça le mènera vers une bonne embolie gazeuse, puis la mort. J'ai réussi à piquer le matos

dans la salle des soignants, ce n'est pas compliqué, de neuf à onze heures du matin, ils sont tous dans les chambres.

Demain, ce sera le bon jour, il y a moins de monde en service.

J'ai eu du mal à m'endormir. C'est tellement fou de le retrouver ici. Pas question de me dégonfler.

J'arrive couloir des fougères, devant sa porte, il n'y a pas de personnel dans les parages. J'entre. Il somnole sur son fauteuil, en pyjama. Je lui donne une petite claque. Il ouvre des yeux étonnés.

— Vous devez vous tromper de chambre, madame.

Il ne me reconnaît pas. Je vais lui rafraîchir la mémoire. Je déboutonne ma chemise.

— Oh, vous êtes sourde ou quoi ?

Elle s'ouvre sur mes seins défraîchis et tombants, avec au milieu mon tatouage qui n'a pas disparu. On s'était fait faire le même : deux serpents entrelacés. Ses yeux s'agrandissent.

— Bon sang, Elisa !

Je sors la grosse seringue de mon sac banane, toujours accroché à ma ceinture. Je remonte le piston. Stéphane est en état de sidération, pourvu qu'il ne claque pas avant. Je mets toute mon énergie pour lui attraper rapidement la main gauche. Sur son bras tout maigrichon, ses veines sont bien bleues et saillantes. Je sais toujours manier l'aiguille. Déterminée, je ne tremble même plus. J'injecte l'air.

Pas un mot ne sort de nos bouches mais Stéphane se pisse dessus. Je range la seringue dans ma banane. Il est si vieux qu'on ne cherchera certainement pas à savoir comment il est mort. Je le regarde fixement. Dans quelques minutes, il perdra connaissance. Ça y est, ses yeux se ferment. Il faut que je parte avant qu'il ne s'écroule.

Merde ! Dans un dernier sursaut d'énergie, il entrouvre un œil et s'accroche à mon pantalon. Impossible d'enlever sa main, je me penche en arrière et tire. Putain ! Je glisse sur sa pisse, perds l'équilibre. Ma tête ! Ça saigne. Je vois flou. Je, je...

— C'est quand même incroyable ce qui est arrivé à madame Lescale !

— Ouais, c'est une super histoire d'amour.

— Tu m'étonnes ! Retrouver un amour de jeunesse à la fin de sa vie, c'est dingue !

— Et puis mourir dans une ultime tentative d'ébats, franchement, ça prouve bien que c'est pas parce qu'on est vieux qu'on n'a plus de sexualité.

— Du coup, Céline, t'as choisi quoi comme morceau pour leur animation « souvenir » de vendredi ?

— Peut-être Eternal Flame, des Bangles. Tu connais ?

— Nan.

— Tiens, écoute.

« Close your eyes, give me your hand, darling.

Do you feel my heart beating ? Do you understand ? Do you feel the same ?

Am I only dreaming ? Is this burning an eternal flame ? »